



« Les Français se couronnent les premiers. Ensuite, c'est vous les pieds-noirs, et nous, les indigènes, on nous oublie... »

d'intersection : les faits d'armes de la libération de l'Italie (Monte Cassino, début 1944), de la Provence (Marseille, août 1944), de la vallée du Rhône (octobre 1944), des Vosges et de l'Alsace (novembre 1944) que le film nous montre avec une modestie d'effets pyrotechniques. Pour la scène de la prise du piton rocheux en Italie, le réalisateur s'est éloigné d'une mise en scène spectaculaire pour souligner le chaos et les conséquences du combat sur les hommes. L'action est filmée de l'intérieur avec variation de points de vue (cœur de la bataille/position élevée de l'état-major) permettant de visualiser correctement les différentes étapes du combat. À côté des grandes scènes de guerre, de nombreuses séquences nous invitent à partager la vie des soldats indigènes et le sort odieux que leur a réservé l'armée.

### L'épreuve de la guerre

Comme dans tout film de guerre, le spectateur fait l'expérience traumatique de la violence du cinéma. Une image peut soudain se charger de mort avec vision frontale, très réaliste, d'un corps démembré après explosion d'un obus. La mort qui rôde partout est parfois dramatisée comme lors de la scène-climax du traquenard dans la forêt vosgienne. Un montage de plans très brefs décomposent le temps d'avant la mort : plan sur les soldats, mise au point de la caméra sur le fil tendu et relié à la goupille de la grenade, ralenti sur les hommes, accentuation de la respiration off des hommes, gros plan sur la goupille, déclic, explosion. Le moment de bravoure du film est celui où les quatre soldats se hissent au rang de héros en défendant seuls leur position face à une troupe d'Allemands dans un village alsacien. La mise en scène donne une idée précise de la géographie de l'embuscade en découplant l'espace du lieu. Les trois positions hautes, Messaoud au milieu, participent de l'effet de surprise qui donne l'avantage aux tirailleurs. Cependant, la dramaturgie procède à un renversement du rapport de forces avec l'entrée en scène des renforts allemands. La prise de conscience de la mort passe sur les visages terrorisés des tirailleurs. L'attente et le suspense explosent enfin dans un déchaînement de violence au cours duquel la mort de Messaoud est filmée à distance.



## L'affiche du film

« Alsace, 60 ans plus tard » : l'épilogue arrive en contrepoint critique de cet acte d'héroïsme et renverse le pathos en suivant Abdelkader, l'unique survivant, dans un foyer pour immigrés. Le message inscrit sur l'écran – pensions et retraites des anciens combattants indigènes gelées à partir de 1959 – coïncide avec les intentions politiques de Rachid Bouchareb qui entend aussi faire de son film un aide-mémoire concernant l'absence de loyauté de la France envers ces hommes. Le devoir de mémoire se trouve alors assorti d'une invitation à un sérieux examen de conscience du pays.

## Indigènes

### Réalisation

Rachid Bouchareb

### Scénario et dialogues

Olivier Lorelle et Rachid Bouchareb

### Photographie

Patrick Blossier

### Musiques originales

Armand Amar et Khaled

### Avec

Jamel Debbouze (Saïd)

Samy Nacéri (Yassir)

Roschdy Zem (Messaoud)

Sami Bouajila (Abdelkader)

Bernard Blancan (Martinez)

### Distribution

Mars Films (Studiocanal)

Les enseignants sont invités à découvrir le film en avant-première le dimanche 24 septembre à 10 heures. Liste des projections et inscriptions sur le site officiel [www.indigenes-lefilm.com/enseignants](http://www.indigenes-lefilm.com/enseignants)

### Rédaction

Philippe Leclercq

Édition Anne Peeters

Crédit photos Roger Arpajou

Maquette Catherine Villoutreix,

Intégral Ruedi Baur et associés

Imprimeur xxxxxxxxxxxxxxxx.

Supplément à Textes et Documents pour la Classe,

n° 920, du 15 septembre 2006.

La photographie en plan-taille des acteurs principaux occupe toute l'affiche comme la destinée de ceux qu'ils incarnent se trouve placée au cœur du projet du film. Les lettres de leur nom imitent la police de caractères des machines à écrire de l'époque (imperfections comprises). Comme elle, la couleur sépia date l'image. Le plan-taille se distingue par sa sobriété, à l'opposé des clichés axés sur la geste héroïque des soldats. Cette image s'affiche donc comme un manifeste des intentions du metteur en scène qui n'a jamais recherché le sensationnel pour montrer le courage des tirailleurs. Ils « sont là », posant simplement dans leur tenue de combat. Pour la postérité. Pour donner un visage aux inconnus oubliés. La force ontologique de l'image les fait désormais exister. Yassir porte sa djellaba de goumier, les trois autres leur uniforme de tirailleur. Cette tenue qu'ils ont endossée volontairement est celle-là même qui a fait d'eux des acteurs d'un combat français qui est devenu le leur. Avec elle, ils ont acquis une légitimité identitaire en dressant leur corps que l'on voit ici contre la barbarie nazie. Mais les regards de ces visages marqués par la guerre nous fixent, nous observent, nous surveillent. Ils nous intiment en silence, mais avec intensité, de ne pas les oublier. Ils nous invitent à nous regarder et à nous livrer à un examen de conscience non seulement sur le passé mais aussi sur la manière dont le pays les regarde aujourd'hui.

# cinédoc

le petit guide cinéma pour la classe

sortie en salle  
27 septembre



SCÉRÉN  
[CNDP - CRDP]

mars  
DISTRIBUTION

# Entretien avec Rachid Bouchareb,

## réalisateur d'*Indigènes*

En 1943, 130 000 « indigènes » issus des colonies du Maghreb et d'Afrique noire s'engagent dans les rangs de l'armée de la France libre. L'année suivante, œuvrant à la victoire des forces alliées, ils libèrent l'Italie, la Provence, la vallée du Rhône, les Vosges et l'Alsace. Cette page occultée de l'histoire de France, le film sobre et émouvant de Rachid Bouchareb nous la retrace à travers le destin héroïque de quatre d'entre eux qui, sans jamais l'avoir vraiment vue, vinrent secourir la « mère-patrie ». Une patrie qui, hélas, se comporta en fieffée marâtre pour avoir toujours considéré ces combattants comme des sous-patriotes. Autant qu'au devoir de mémoire, *Indigènes* appelle à un sérieux examen de conscience.

Avec mon scénariste, nous avons fait des recherches pendant plus d'un an. Nous avons travaillé en bibliothèque mais surtout, nous sommes allés à la rencontre de ceux qui ont vécu cette période. Nous nous sommes nourris de leurs expériences, de leurs sentiments. Je souhaitais faire un film et non un documentaire. Le cinéma doit tenir compte du spectateur, il doit avoir une dimension qui dépasse le contexte historique pour plonger au cœur de l'humain. Même dans la plus grande des scènes de batailles, mon objectif était de rester au plus près des personnages. Il nous a fallu vingt-cinq versions pour arriver à dépasser l'histoire et nous concentrer sur la matière humaine, sur les petits détails du quotidien qui restituent la vie mieux que tous les discours. Avant le tournage, nous avons storyboardé les 900 plans du scénario pendant plus de quatre mois. Le tournage a duré 18 semaines et s'est déroulé à Ouarzazate, Agadir pour les scènes de bateau, à Beaucaire et Tarascon pour les scènes de la Libération, puis dans les Vosges et à la frontière Alsace-Lorraine. Les scènes de montagnes enneigées censées se dérouler dans les Vosges ont été tournées au Maroc. Il s'est produit quelque chose de très fort avec les soldats marocains qui assuraient la figuration pendant la partie tournée à Ouarzazate. Tous les matins, ils étaient d'un enthousiasme remarquable. Ils me disaient : « On a tourné avec d'autres, mais

*« Il faut libérer la France de l'occupation allemande ! Allez ! Venez avec moi ! Il faut laver le drapeau français avec notre sang ! Les hommes, sortez ! Il faut libérer la France ! »*



avec toi, on sait pourquoi on court. » Simplement parce que ce film parle de leurs ancêtres, de leur histoire avec la France et d'une période qui a profondément marqué leur histoire. Certains venaient avec le portrait de leur père qui avait fait la seconde guerre mondiale. L'un de ceux qui avaient combattu dans le village me montrait ses photos, les lettres qu'il avait adressées au gouvernement et qui étaient restées sans réponse. Nous avons été accueillis, sollicités pour des débats avec les Français, les Maghrébins, les Africains qui parlaient du sujet, du film, de ce qu'avaient vécu leurs parents. Nous avons compris qu'il était vraiment temps de raconter cette histoire, de donner une image à tout ce qui a été si souvent tu. L'histoire de ces hommes et leur relation à la France ne commence pas à partir des années 1960. Bien avant, ils sont venus, ils ont libéré la France, ils ont été des héros aimés, accueillis à bras ouverts ! C'est pourquoi l'attitude qui a suivi jusqu'à aujourd'hui leur paraît d'autant plus bizarre. Que leurs enfants et petits-enfants aient de telles difficultés les choque. Ils le vivent plus comme une histoire d'amour malheureuse, une trahison sentimentale. Le basculement est intervenu dans les années 1960. Et pourtant, malgré la dégradation de leur image, malgré les rejets, leurs pensions de combattants non versées, ils n'ont aucune haine, aucun esprit de revanche. S'il fallait le refaire, ils le referaient.

*« On se bat tous ensemble contre Hitler pour la liberté, l'égalité et la fraternité. Il serait temps qu'ils nous en donnent un peu maintenant de cette liberté, de cette égalité et surtout de cette fraternité. »*

## Des images pour le dire

### Qui sont-ils ?

Venus de loin, ils ont « *tout quitté, parents, gourbis, foyers* » selon les paroles de l'hymne de l'armée d'Afrique. « Ils », ce sont les Saïd, Yassir, Abdelkader, Messaoud qui, comme quelque 130 000 tirailleurs des colonies africaines, s'engagèrent en 1943 dans les rangs d'une armée française inexistante depuis la défaite éclair de 1940. « Ils » sont les « indigènes », ainsi nommés par l'administration militaire coloniale, qui offrirent de « laver le drapeau français avec [leur] sang » selon l'expression du caïd d'un village du Sud algérien en ouverture du film. Intégrés à la 1<sup>re</sup> armée française du général de Lattre de Tassigny, ces soldats permirent d'ouvrir un second front au sud en débarquant en Provence et de libérer la « mère-patrie » sous occupation nazie. Or ils sont aussi les oubliés de l'histoire de France à qui le film de Rachid Bouchareb rend une identité, une dignité, une postérité. Debbouze, Nacéri, Bouajila ou Zem sont autant de patronymes, présents dans les archives du ministère de la Défense, qui ne seront bientôt plus seulement ceux d'acteurs connus mais ceux enfin reconnus de soldats morts pour la France. Car leurs petits-fils, fortement impliqués dans le projet du film, entendent honorer leur mémoire et être

les passeurs d'une page occultée de l'histoire de France.

### Des personnages contrastés

Le choix des personnages reflète la mixité sociale et les motivations diverses de ceux qui composèrent cette armée recrutée grâce à l'important réservoir humain des colonies, ce qui permit notamment à la France libre de tromper la vigilance des commissaires allemands et des fonctionnaires vichyssois. Saïd est un gardien de chèvre analphabète autant désireux de servir la France que de fuir sa misère. Voltigeur choqué par la violence des combats, il développe une relation privilégiée avec son sergent à qui il sert d'aide de camp et en qui il trouve une seconde famille. Cette complicité lui attire les railleries de ses camarades. Yassir, seul Marocain de la bande, est un



mercenaire qui s'est enrôlé pour s'enrichir avec son frère Larbi qu'il entend bien marier. Il dépouille les cadavres et revend le fruit de son butin aux Français. Il est cependant doué d'une morale religieuse et, délesté de son égoïsme, finit par se comporter en héros comme les autres. Aucun esprit de revanche ne l'anime quand il évoque la « pacification » qui a « massacré » sa famille. Abdelkader, lui, est obnubilé par la reconnaissance et l'ascension sociale. Animé par un idéal de liberté et d'égalité, cet homme éduqué est indigné par le racisme et la discrimination dont sont victimes les « bougnoules » par rapport aux soldats français de souche. Son personnage s'inspire d'Ahmed Ben Bella, sous-officier des Forces françaises libres, dont l'engagement dans le mouvement nationaliste algérien fut certainement nourri par l'injustice de l'État français à l'égard de ses camarades indigènes. Messaoud, enfin, a une vision idéalisée de la France. Joli cœur, il s'énamoure d'une Marseillaise avec qui il ne pourra jamais correspondre, leurs lettres étant interceptées par la

censure militaire. Tireur d'élite, il est néanmoins prêt à désertir pour elle. Tous les quatre se retrouvent sous les ordres du sergent-chef Martinez. D'abord caricatural, son personnage entretient des relations ambiguës avec ses « hommes » en raison de ses origines pieds-noirs qui le déchirent. Fils d'une Algérienne et d'un pied-noir, il renie son ascendance maternelle et affiche vite ses limites dans la fraternité qui le lie à eux.

### La reconstitution historique

Le générique est composé d'une mosaïque d'images d'archives comme des fenêtres ouvertes sur la vie des populations maghrébines au temps des colonies. Point d'ancrage du film, ces vignettes renvoient aux lointaines racines culturelles de ceux qui sont venus combattre pour la patrie. Le titre s'inscrit alors sur l'écran, en alphabet latin puis en arabe, signifiant ainsi l'hommage que le film veut leur adresser en retour de leur sacrifice. Huit cartons avec date et lieu annonçant chaque grand volet de cette épopée indiquent que le réalisateur entend faire œuvre pédagogique. D'abord en noir et blanc, ces cartons virent à la couleur pour révéler la prise en charge de l'histoire par la fiction cinématographique. Cette « mise en cinéma » passe par un compte rendu historique et un rendu des comptes humains. La dramaturgie linéaire du film suit donc la trajectoire de la piétaille indigène sans cesse envoyée en première ligne et toujours méprisée par l'état-major à l'heure de la grande rencontre avec la courbe de l'histoire. Leur point

